

E
S
T
H
E
R

R
O
C
H
O
N

L'ARCHIPEL NOIR

Extrait de la collection
ALIRE

À PROPOS DU *CYCLE DE VRÉNALIK...*

« [...] UNE SAGA MYTHIQUE OÙ SE MÉLENT
SORCELLERIE, GUERRE ET RÉCIT ÉPIQUE. »

Québec Science

« UN CONTE MÉDITATIF SUR
LES JEUX DE POUVOIR, LES DIEUX OUBLIÉS
ET LES REVERS DE FORTUNE »

Astronef magazine

« ESTHER ROCHON POSSÈDE
UNE PLUME REMARQUABLE,
UNE ÉCRITURE CISELÉE QUI DÉCOUPE
ADMIRABLEMENT LES ÉTRANGES PERSONNAGES
DE SES CURIEUSES CONTRÉES. »

Femme plus

« ESTHER ROCHON FAIT MARQUE DANS
LA LITTÉRATURE FANTASTIQUE QUÉBÉCOISE
EN NOUS PRÉSENTANT UN MONDE COMPLEXE,
STRUCTURÉ, QUI A SA PROPRE MYTHOLOGIE,
MAIS AUQUEL ON PEUT FACILEMENT S'IDENTIFIER ;
LE TOUT DANS UN STYLE PERSONNALISÉ
ET SOUTENU, TOUT EN ÉTANT LIMPIDE.
UN MONDE DANS LEQUEL SE PLONGER
TÊTE PREMIÈRE SANS PEUR DE SE NOYER. »

CKRL

... ET D'ESTHER ROCHON

« ESTHER ROCHON S'IMPOSE [...] PAR LA RIGUEUR ET LA PRÉCISION DE SON STYLE, PAR LA COHÉRENCE DE L'ORGANISATION DE LA MATIÈRE ROMANESQUE.

C'EST PLUS QUE RARE :
C'EST TOUT À FAIT EXCEPTIONNEL. »

La Presse

« LE TALENT D'ESTHER ROCHON SE DÉPLOIE DANS LE JEU DES ATMOSPHÈRES DÉSESPÉRÉES, DES RELATIONS DISSONANTES ENTRE LES INDIVIDUS ET LES SOCIÉTÉS QUI LES ABRITENT ET, SURTOUT, DANS LES DISCOURS INTÉRIEURS DES PERSONNAGES, DOUÉS D'UNE PROFONDEUR REMARQUABLE. »

Nuit blanche

« “UNE SPHÈRE DONT LE CENTRE EST PARTOUT ET LA CIRCONFÉRENCE NULLE PART”. C'ÉTAIT UNE DES MÉTAPHORES/DÉFINITIONS PAR LESQUELLES ON ESSAYAIT, DANS DES ÉPOQUES PLUS PRÉOCCUPÉES DE TRANSCENDANCE, DE DONNER UNE IMAGE DE LA DIVINITÉ. DANS SA SUBSTANCE, DANS SA FORME, DANS SON MOUVEMENT MÊME, CE POURRAIT ÊTRE UNE ASSEZ BONNE DESCRIPTION DE L'ŒUVRE D'ESTHER ROCHON. »

Solaris

Extrait de la publication

L'ARCHIPEL NOIR

DE LA MÊME AUTEURE

Coquillage. Roman.

Montréal : La pleine lune, 1986.

Le Traversier. Recueil. (Épuisé)

Montréal : La pleine lune, 1987.

Le Piège à souvenirs. Recueil.

Montréal : La pleine lune, 1991.

L'Ombre et le cheval. Roman jeunesse.

Montréal : Paulines, Jeunesse-pop 78, 1992.

La Rivière des morts. Roman.

Lévis : Alire, Romans 102, 2007.

LE CYCLE DE VRÉNALIK

En hommage aux araignées. Roman. (Épuisé)

Montréal : L'Actuelle, 1974.

Version pour la jeunesse :

L'Étranger sous la ville. Roman.

Montréal : Paulines, Jeunesse-pop 56, 1987.

Nouvelle version augmentée sous le titre :

L'Aigle des profondeurs. Roman.

Lévis : Alire, Romans 055, 2002.

L'Épuisement du soleil. Roman. (Épuisé)

Longueuil : Le Préambule, Chroniques du futur 8, 1985.

Repris sous les titres :

Le Rêveur dans la citadelle. Roman.

Beauport : Alire, Romans 013, 1998.

L'Archipel noir. Roman.

Beauport : Alire, Romans 022, 1999.

L'Espace du diamant. Roman.

Montréal : La pleine lune, 1990.

Nouvelle version allégée sous le titre :

La Dragonne de l'aurore. Roman.

Lévis : Alire, Romans 123, 2009.

LES CHRONIQUES INFERNALES

Lame. Roman.

Montréal : Québec/Amérique, Sextant 9, 1995. (Épuisé)

Lévis : Alire, Romans 114, 2008.

Aboli. Roman.

Beauport : Alire, Romans 002, 1996.

Ouverture. Roman.

Beauport : Alire, Romans 007, 1997.

Secrets. Roman.

Beauport : Alire, Romans 014, 1998.

Or. Roman.

Beauport : Alire, Romans 023, 1999.

Sorbier. Roman.

Beauport : Alire, Romans 032, 2000.

L'ARCHIPEL NOIR

ESTHER ROCHON



Illustration de couverture : GUY ENGLAND

Photographie : JOHN HIGHAN

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum editis Benelux S.A.

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com

Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUTS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1999
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 1999 ÉDITIONS ALIRE INC. & ESTHER ROCHON

10 9 8 7 6 5 4 3 2^e MILLE

Extrait de la publication

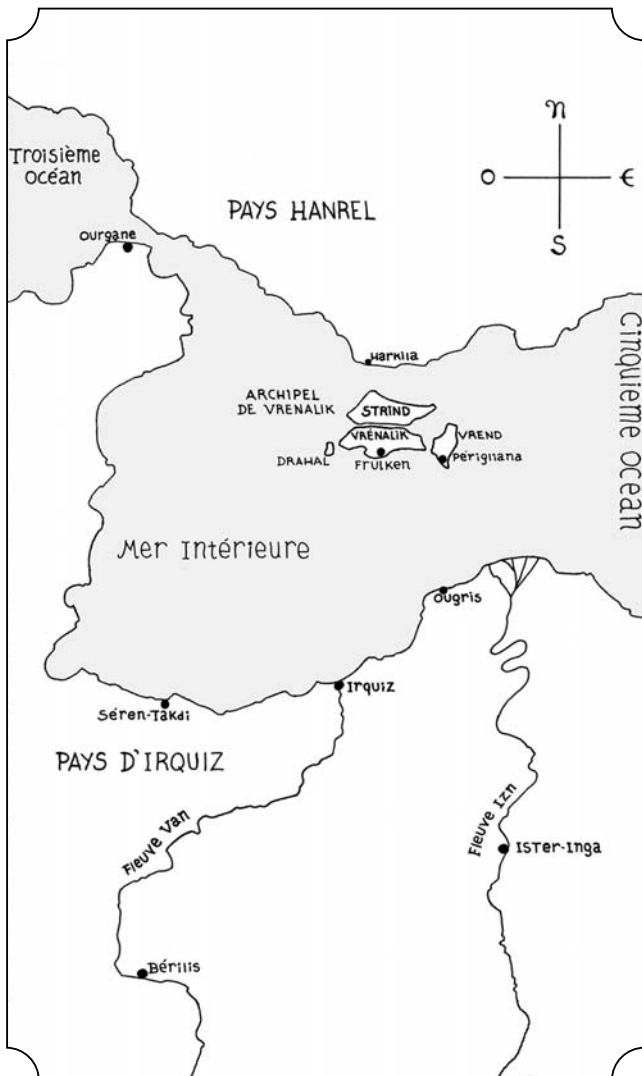
TABLE DES MATIÈRES

CARTE DE VRÉNALIK	ix
Le départ	1
Fin d'hiver à Frulken	43
Anar Vranengal devant l'océan	81
Voyage de Vrend à Frulken	127

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

- 1979 La revue *imagine...* a publié en feuilleton le premier chapitre de ce roman.
- 1985 La présente version reprend intégralement celle parue dans *L'Épuisement du soleil*, publié aux éditions du Préambule.

L'ARCHIPEL DE VRÉNALIK



LE DÉPART

Sutherland poussa la porte de la gare d'Ister-Inga. Les gratte-ciel disparurent dans le reflet de la vitre. À l'intérieur, il faisait chaud. Les pas de Sutherland résonnèrent sur les tuiles de la salle immense, sombre, et presque vide. Il passa sous des lanternes de fer noir, suspendues au plafond par des chaînes, et atteignit une zone plus claire, située sous la verrière centrale. En face de lui, une horloge à cadran d'émail indiquait trois heures. À sa droite, une carte aux teintes délavées occupait un mur. À gauche, de grandes portes menaient aux quais. Sutherland se dirigea vers la carte, qu'il examina en se demandant où il irait.

C'était la fin d'octobre. Dehors, des papiers tournoyaient sur l'asphalte, dans la poussière. L'herbe rare, asphyxiée, avait jauni. Le vent s'engouffrait entre les immeubles d'acier et de verre, soulevant la fumée des voitures. Ce paysage, Sutherland le connaissait bien. Il voulait le quitter. Hier encore, il hésitait ; à l'heure de fermeture, il s'était décidé, il avait annoncé son départ. Au souper, sa mère avait hoché la tête ; depuis longtemps elle s'attendait à ceci. Ce matin, Sutherland avait préparé

son sac. Rien ne le retenait ici, c'est pourquoi il partait.

En haut de la carte, au bord de la mer, il aperçut une ville, dont le nom était Ougris. Il n'en avait jamais entendu parler.

— Pourquoi pas ? se dit-il.

Il se renseigna : le train partait dans deux heures. Il acheta un billet, et prit place sur une banquette usée, son sac de voyage appuyé sur la jambe.

Sous l'horloge se trouvait le kiosque à journaux, lumineux, multicolore. Dans le quotidien qu'il y acheta, Sutherland apprit par hasard qu'on envisageait la démolition de l'édifice où il se trouvait, pour le remplacer par une gare située en bordure d'Ister-Inga. Il s'agissait d'éliminer les inconvénients à la circulation automobile provoqués par la présence des rails en plein centre-ville. Sutherland qui, de toute façon, lisait rarement, plia le journal et le mit sous la banquette.

Il étendit ses longues jambes devant lui et les croisa aux chevilles. Il portait un pantalon de velours côtelé beige, un chandail gris et un vieux manteau d'un vert tirant sur le jaune. Ses cheveux, d'un roux assez vif, étaient plaqués en mèches qui descendaient sur sa nuque. Ses mains étaient grandes, osseuses et blanches, tout comme son visage, maigre et sans grâce, qui indiquait l'approche de la trentaine.

Son apparence s'opposait à celle, assez aristocratique, de la gare presque déserte. Il avait passé l'âge des départs intempestifs ; il aurait dû, comme ses compagnons de travail, être père de famille ; il lui aurait alors été probablement impossible de

quitter la ville. Son désir de fuite lui sembla soudain ridicule ; revenir aussi tôt sur sa décision serait cependant tout aussi ridicule.

Depuis une quinzaine d'années, il n'avait pour ainsi dire pas franchi les limites d'Ister-Inga. Quand il était enfant, ses parents avaient insisté pour qu'il connaisse la campagne, et les rives de l'Océan. Ces visites obligatoires l'avaient laissé indifférent. Dès qu'il avait eu la possibilité de s'en abstenir, il l'avait fait. Pourtant, il s'était récemment remémoré ces paysages, brièvement aperçus pendant son enfance. Le monde extérieur à la ville l'attirait maintenant. Il regarda la salle. S'il avait retardé davantage son départ, il ne serait jamais entré ici, en ce lieu qui allait bientôt disparaître. Il n'aurait peut-être jamais quitté la ville et le quartier qu'il habitait, sa vie se serait écoulée en tenant compte de ce désir non accompli. Et après ? N'aurait-il pas été en cela semblable à tous les gens qu'il connaissait ?

Les passagers du train de cinq heures arrivèrent peu à peu. Les portes grillagées furent ouvertes et l'on eut accès aux trains. Des jets de vapeur venant des wagons fusaient de temps en temps sur le ciment humide. Après un assez long moment, Sutherland trouva la place qui lui était réservée. Une odeur de désinfectant imprégnait le wagon. Il posa son sac dans le filet et s'assit. Avant que le train ne s'ébranle, il songea à sa mère, et à sa sœur qui lui avait fait cadeau d'une écharpe jaune le matin même : il ne savait pas quand il les reverrait.

Puis, avec une lenteur extrême, les quais souterrains défilèrent sous le regard de Sutherland. La

lumière du crépuscule apparut, illuminant cours de triage, entrepôts, hangars, auxquels succédèrent garages de tôle rouillée, maisons délabrées, terrains vagues. Aux passages à niveau, près des voitures qui commençaient à allumer leurs phares, des enfants interrompaient leurs jeux. De la pénombre où il se trouvait, Sutherland les regardait ; il avait déjà été à leur place, à compter les wagons.

Sa situation actuelle s'opposait à la leur. Quittant la ville, il n'était plus forcé d'utiliser les spectacles qu'elle offrait pour se distraire de sa laideur. Pour la première fois, la violence du paysage urbain lui apparaissait : masses anguleuses des immeubles, gorges profondes et poussiéreuses que formaient rues et ruelles, dont le tracé était soudainement rompu par des autoroutes rectilignes, illuminées, dominées par d'arrogantes réclames publicitaires. On passa un pâté de maisons condamnées. Portes et fenêtres avaient été bouchées avec du bois. Une pancarte indiquait qu'une banque serait construite à cet endroit.

L'architecture de ces maisons de brique rappela à Sutherland l'endroit où il avait habité avec sa mère et sa sœur. Il se demanda si leur appartement existerait à son retour. À supposer qu'il revienne.

Le train longea des carrières de pierre et de gravier, et traversa des champs incultes. Sutherland croyait que la campagne était proche, quand commencèrent les banlieues. Des rues assez larges, nouvellement pavées, étaient bordées de jeunes érables, dont les feuilles mortes, soigneusement ramassées, formaient des tas sur les pelouses bien tondues. On avait dû abattre la plupart des arbres

déjà sur place pour construire, en les espaçant régulièrement, de petites maisons basses, à toit obtus, aux briques pâles, aux fenêtres à bordure d'aluminium. Le soir était tombé, et des lampadaires au mercure, à la lumière bleutée, éclairaient le paysage, tandis que, de loin en loin, les néons des centres commerciaux jetaient leurs couleurs. Le train ralentit, puis s'immobilisa tout à fait. À une petite gare vitrée, quelques passagers montèrent. Sutherland se demanda s'il parviendrait jamais à échapper à l'étagage d'asphalte, de constructions neuves et d'arbustes taillés qui l'entourait de toutes parts. Durant le long arrêt, il envisagea même de descendre, de rentrer chez lui à pied et d'admettre une fois pour toutes que, quant à lui, la ville s'éten-dait jusqu'à l'infini.

Le train se remit enfin en marche ; il laissa derrière lui les lumières d'Ister-Inga et des banlieues. Sutherland essaya de regarder dehors, mais la campagne nocturne se distinguait mal derrière les reflets de l'intérieur du wagon sur les vitres. Il parvint pourtant à apercevoir, sur sa droite, le fleuve Izn qui montait comme lui vers le nord : les lumières des villages sur l'autre berge se reflétaient dans l'eau.

Vers dix heures, on baissa l'éclairage pour permettre aux passagers de dormir. Le ciel et les champs devinrent visibles. La plaine était vaste, floue et sombre. Sutherland ne se lassait pas de la contempler ; il demeura tourné vers la fenêtre pendant les heures qui suivirent.

Peu après minuit, on s'arrêta à une petite ville minière. Les projecteurs qui éclairaient ses plus

hautes cheminées émettaient une lumière poussiéreuse. Et l'on s'engagea dans les collines, où des bosquets de pins étaient secoués par le vent. La mer approchait : les creux du terrain étaient envahis par la brume. Le train pénétra, pour des périodes de plus en plus longues, dans cette substance laiteuse, opaque, qui jetait un voile de gouttelettes d'eau sur les vitres. Sutherland songea à ce qui l'attendait à Ougris. Trouverait-il un emploi ? Il n'avait pas sur lui l'argent suffisant pour rentrer à Ister-Inga. La plupart des passagers, il s'en était rendu compte, prenaient le train jusqu'au terminus, à Irquiz, la capitale du pays voisin. N'aurait-il pas mieux fait de tenter sa chance là-bas ? La brume disparut peu à peu. Maintenant, la mer devait être tout près. Sutherland essaya de la voir, mais, cédant à la fatigue, il s'endormit.

À six heures du matin, le train se mit à ralentir. On approchait d'Ougris. Réveillé par le contrôleur, Sutherland mit son manteau et prit son sac.

Désorienté, il débarqua sur un quai vide. Le ciel commençait à pâlir. Un vent froid, à l'odeur de sel, soufflait. La gare paraissait fermée. Sutherland la longea et il déboucha sur une place. Plusieurs rues lui faisaient maintenant face. Il en prit une au hasard. Une promenade le réchaufferait, en attendant que la ville ne s'éveille. La rue était sinueuse, bordée de maisons de pierre que flanquaient parfois des pelouses mal entretenues. Des broussailles, portant encore feuilles et graines, ornaient la base des perrons massifs, ébréchés, vestiges d'une époque plus prospère. Le jour se levait, et Sutherland remarquait les balançoires dans les jardins aux clôtures rouillées,

et les rideaux de dentelle grise aux fenêtres. À un carrefour, au centre duquel un petit arbre s'élevait, il aperçut la mer au bas d'une suite de terrains vagues.

Enfant, il avait passé quelques semaines au bord du Cinquième océan. Depuis lors, il n'avait eu aucun contact avec les choses maritimes. Il s'arrêta pour regarder cette étendue qu'aucune île, aucun rocher n'interrompaient.

Par une longue courbe, il descendit au port. Celui-ci se trouvait désert : on était samedi. Sutherland posa son sac à l'entrée du plus long quai et marcha jusqu'au bout. Là, on avait aménagé un escalier qui descendait vers l'eau. Hésitant un peu, il le prit, et s'assit au bas des marches. Le souvenir d'Ister-Inga disparaissait de sa mémoire. Il avait l'impression de se réveiller d'un rêve. Maladroit, vulnérable, dans un monde soudain remis d'aplomb, il revint vers le port. Or, nota-t-il, il ne connaissait pas d'autre façon de réagir à l'extérieur que de considérer celui-ci comme un cauchemar. Comment se comporter à présent ?

Quelques heures plus tard, avec l'aide du journal, il s'était trouvé un emploi : gardien de nuit dans l'un des entrepôts du port. Le propriétaire, Tchourliai Rékel, avait déjà refusé plusieurs autres candidats ; il accepta Sutherland parce que celui-ci ne connaissait personne à Ougris. Ainsi serait-il moins tenté que d'autres de voler le poisson séché placé sous sa garde pour le donner à sa famille, à ses amis. Les conditions de travail étaient assez médiocres : salaire à peu près nul, logement et repas chez le propriétaire, qui habitait en face de son entrepôt.

Sutherland passa chez Rékel pour y laisser ses affaires. C'était une petite maison de pierre, soudée

des deux côtés à d'autres maisons semblables. Une odeur de moisi flottait à l'intérieur. Ils prirent un escalier étroit, puis Rékel ouvrit une porte à poignée de faïence. Ses cheveux grisonnants, sa taille fluette, ses vêtements fripés apparurent en pleine lumière dans la pièce où ils entraient. Avant d'engager Sutherland, Rékel avait assuré seul pendant quelques mois la garde de son entrepôt. Il espérait que cette situation ne se reproduirait plus. Il bâilla tandis que Sutherland examinait les lieux.

C'était une petite pièce, très ensoleillée. Les murs étaient en planches peintes à l'émail blanc. Le vernis des meubles avait disparu par endroits. Des taches de rouille parsemaient l'évier fixé à un mur sur lequel on avait cloué un rideau de douche.

— Seriez-vous prêt à commencer votre travail ce matin ? demanda Rékel en regardant le plancher. Je prendrais votre relève demain.

Sutherland hocha la tête et posa son sac sur le couvre-pieds vert pâle du lit.

Ils redescendirent. La femme de Rékel préparait le déjeuner. Ils le prirent ensemble, en silence, puis les deux hommes sortirent, pour se rendre à l'entrepôt, de l'autre côté de la rue. Une odeur de poisson émanait de l'endroit. Rékel ouvrit la porte grillagée. L'entrepôt avait été laissé sans surveillance depuis qu'il l'avait quitté, une demi-heure auparavant. Il fit sa ronde accompagné de Sutherland, et lui expliqua longuement en quoi consisterait son travail. D'une cabane vitrée on pouvait surveiller les lieux ; c'est là que se tenait le gardien la plupart du temps. Rékel y fit entrer Sutherland, et mit la chaufferette en marche.

— Je reviendrai demain matin, dit-il en s'en allant. Ma femme vous portera vos repas. Vous ne travaillerez que la nuit. Au revoir.

Sutherland demeura seul. Il se sentait désorienté et il s'endormait. Il attendit que le temps passe.

Dans les jours qui suivirent il eut le loisir de se rendre compte à quel point tout, ici, s'écoulait sur un rythme plus lent qu'à Ister-Inga. Au début, cela lui plut. Il prit l'habitude de se promener le matin, après son travail. Les rues étaient étroites, les automobiles rares. En vain Sutherland chercha-t-il l'animation d'une grande artère, les vitrines, les néons. Il n'y avait qu'un cinéma, qui changeait de film une fois par semaine, et Sutherland ne pouvait y aller, puisqu'il gardait l'entrepôt à l'heure des représentations.

Comme personne ne le connaissait, personne ne lui adressait la parole. En tant que citadin, il trouvait cela naturel. Cependant, après quelques semaines, il chercha comment alléger la routine et l'isolement. Depuis qu'il avait quitté l'école, une dizaine d'années auparavant, il n'avait pour ainsi dire plus ouvert un livre. Il se mit à songer que la lecture pourrait meubler adéquatement les longues heures de la nuit, quand tous les postes de radio avaient cessé d'émettre et qu'il veillait seul dans la cabane. Pourtant, il se rendait compte de la futilité de sa démarche, puisqu'il désirait le calme et non les distractions. Chaque jour ses pensées oscillaient, parfois douloureusement, entre le désir de reproduire ici une partie, peut-être la plus intéressante, de l'atmosphère d'Ister-Inga, et la certitude que sa vie de là-bas n'avait eu aucune valeur, et qu'il devrait s'en détacher rapidement

La bibliothèque municipale était près de la gare. L'édifice avait été construit un siècle plus tôt, alors qu'Ougris était un port important, dont la population était l'égale de celle d'Ister-Inga. Un matin, Sutherland s'y rendit. Cheveux embroussaillés, mains dans les poches, encore imprégné de l'odeur de l'entrepôt de poissons, il monta un escalier monumental entre des colonnes de marbre, franchit de lourdes portes de bois verni, pour se trouver dans une immense salle à peu près vide, éclairée par d'étroites fenêtres.

Il examina rapidement quelques rayons, saisit trois livres au hasard, et se hâta de passer au comptoir des prêts pour quitter au plus vite ce lieu où il se sentait de trop. Une fois dehors, il relut les titres des volumes qu'il emportait avec lui : *Morphologie des poissons de la Mer intérieure*, tome II ; *Le Secret de la vie éternelle* ; *Guide touristique d'Ougris et des environs*. Il haussa les épaules.

Le soir venu, il se mit à lire dans la cabane. Il lui était difficile de se concentrer. Les textes qu'il avait sous les yeux ne présentaient aucun rapport avec des situations qui le concernaient. Le biologiste supposait que l'on consulterait son ouvrage en vue de la rédaction d'articles scientifiques ; lui-même avait dû l'écrire pour obtenir quelque promotion. Sutherland regarda les dessins de poissons, exécutés délicatement à l'encre par l'épouse de l'auteur. Ils étaient jolis. Puis il mit le livre de côté. Le lendemain il feuilleta le guide touristique. On y parlait d'un monde où il allait de soi que l'on aime visiter des sites historiques, et que l'on ait les moyens de déguster des repas gastronomiques et de loger à l'hôtel ; cela n'éveilla pas l'intérêt de Sutherland.

Finalement l'auteur du troisième livre s'adressait à ses lecteurs sur un ton prophétique ; il utilisait des expressions telles que : « chacun de nous, au moins une fois dans sa vie, a ressenti... » ou encore : « malheur à celui qui... ». Sutherland lut son ouvrage en se balançant sur sa chaise.

Les intérêts défendus par chacun des textes étaient si variés, si divergents, et tellement éloignés de l'univers quotidien de Sutherland, que celui-ci se sentait de plus en plus exclu de cette société à laquelle il avait naïvement cru appartenir. Auparavant, le monde lui avait semblé assez simple : le travail, la maison, les amis et maîtresses ; quelques journaux pour se distraire, quelques divertissements de temps à autre ; à présent, au contraire, il ne pouvait plus nier l'effrayante complexité de la situation. La parole que l'on jugeait digne d'être fixée par l'imprimerie, conservée dans les bibliothèques, n'était ni la sienne, ni celle de ses compagnons. À lire de tels livres, Sutherland avait l'impression de se dissoudre dans les murs et de n'avoir jamais existé. En outre, les auteurs étaient hors d'atteinte, et leurs textes demeuraient figés dans leur insolence.

Il arrivait que le silence nocturne fût interrompu par un grattement à la porte. Il s'agissait d'un chat, toujours le même, qui avait l'habitude de fréquenter la cabane. Il mangeait une partie des sardines ou du saucisson que la logeuse de Sutherland lui avait préparés pour le repas du soir ; il se laissait caresser.

Après la dernière ronde, Sutherland se rendait parfois sur le quai voisin. Posant à terre son fanal presque inutile, il voyait la lumière pénétrer le ciel.

Si le chat l'avait suivi, il frôlait ses chevilles et s'asseyait à ses côtés. Sutherland se penchait, le regardait, captant dans ses yeux la sérénité du paysage qui s'y reflétait. Puis il prenait le fanal pour en souffler la flamme ; la colline d'Ougris émergeait de l'obscurité en silence.

Le moteur d'un camion résonnait dans le lointain. Le ciel avait déjà perdu cette teinte violette où sa profondeur se révélait encore ; il luisait d'un bleu plus habituel. Sutherland revenait vers l'entrepôt, suivi par le chat qui miaulait.

Après son travail, Sutherland se demandait pourquoi le calme nocturne ne persistait pas plus longtemps en lui. L'inquiétude et le désordre d'Ister-Inga, qui pourtant l'avaient poussé à fuir cette ville, lui manquaient. Ougris ressemblait beaucoup au lieu où il rêvait de vivre avant son départ ; ce lieu, justement, n'était qu'un rêve, suscité pour faire contrepoids à la vie qu'il menait. À présent que le changement avait eu lieu, du nouveau point de vue où il se trouvait il constatait la nécessité – prévisible – de changements supplémentaires.

Un jour, il remarqua sur un mur une affiche annonçant une soirée de danse. Il se rappela les discothèques où il était allé avec des amis, les danses et les nuits qui suivaient. Il avait remarqué à la bibliothèque une jeune femme qui accepterait peut-être de l'accompagner à la salle de danse. Ce fut en effet le cas. Elle s'appelait Chann Iskiad ; petite et mince, elle s'habillait avec beaucoup de soin. Ses cheveux noirs formaient un chignon ; son teint était un peu plus sombre que celui de la plupart des habitants de la ville.

Ils s'étaient donné rendez-vous à l'entrée de la salle de danse. Sutherland arriva le premier. Appuyé contre le mur froid, il écoutait les basses de l'orchestre, tandis que des couples passaient devant lui pour entrer. Il vit Chann Iskiad apparaître au bout de la rue. Son manteau sombre, orné de fourrure, se détachait contre la neige bleue. Nu-tête, elle avait placé une fleur dans ses cheveux, qui faisait une tache rouge. Quand elle fut près, Sutherland remarqua qu'elle s'était maquillé les yeux et la bouche. Elle prit son bras et ils entrèrent.

Dans le vestibule, où flottait l'odeur de la laine mouillée et du cuir, Chann salua quelques personnes. Sutherland nota que lui-même et sa compagne étaient plus vieux que la majorité des danseurs. Chann portait des vêtements trop raffinés ; par contre, ceux de Sutherland ne l'étaient pas assez. Leurs regards se croisèrent. Ils ne se connaissaient qu'à peine. Ils eurent néanmoins l'impression de partager un même plaisir à former contraste avec le décor environnant.

Dans la salle, la musique était assourdissante. Des projecteurs rayaient l'atmosphère enfumée. Ils se mirent à danser, se mêlant aux autres, s'abandonnant au rythme. Tout se simplifiait, l'existence s'exprimait par des mouvements brusques, syncopés, épousant exactement les fluctuations sonores venant des haut-parleurs. Abruptement, Sutherland se rappela Ister-Inga. La musique y était la même qu'ici ; elle répondait pourtant là-bas à des besoins plus profonds, puisqu'elle mimait l'allure brutale, rigide, de la vie quotidienne, et permettait ainsi de mieux s'y adapter. À Ougris, les danseurs étaient

plus souples, presque langoureux, à l'exception de quelques-uns, dont Chann elle-même.

Ils s'interrompirent quelquefois pour se rafraîchir avec du vin. Chaque fois qu'ils revenaient vers le milieu de la salle ils se tenaient plus près l'un de l'autre. Quand ils partirent, vers le milieu de la soirée, ils s'embrassèrent dans l'entrée et se hâtèrent vers l'appartement de Chann, se soutenant mutuellement dans les rues glissantes. Ils ouvrirent des portes, montèrent des escaliers, franchirent un dernier seuil. La pièce était sombre, à peine éclairée par un lampadaire au-dehors. Ils se jetèrent sur un divan rugueux, se déshabillèrent et firent l'amour avec joie.

Plus tard, ils burent côte à côte un café dans des tasses de porcelaine – un cadeau, expliqua Chann. Une vieille lampe éclairait un salon aux meubles défraîchis. Ils parlèrent peu.

— Nous nous reverrons ? demanda Chann quand Sutherland eut vidé sa seconde tasse. Il hocha la tête.

Plus tard, de la rue, il agita la main vers la fenêtre éclairée de Chann, sans toutefois avoir l'impression qu'elle regardait de ce côté. Le froid était intense. Il se hâta vers le port.

Son patron n'aimait pas qu'il s'absente ainsi pour une partie de la nuit. Par la suite, il rencontra Chann quand l'un et l'autre ne travaillaient pas : tôt le matin et à la fin de l'après-midi, et pendant les journées du samedi et du dimanche. Durant quelques semaines, leur comportement commun fut dicté par ce qu'ils connaissaient des coutumes. Ils constatèrent que celles-ci étaient à peu près les

mêmes dans leurs deux villes natales Les différences provenaient des classes sociales distinctes dont ils étaient issus. Chann proposa quelques fois une visite de la ville en s'inspirant du guide touristique ; elle avait été élevée par l'un de ses oncles, lettré en charge de la bibliothèque. Sutherland accepta avec étonnement. Il n'avait jamais vu personne agir de la sorte.

C'est ainsi qu'un samedi, en sortant d'une ancienne chapelle aux abords d'Ougris, ils longèrent des murs qui entouraient un gros édifice.

— Je suis née ici, déclara Chann.

Ils passèrent devant la porte cochère, fermée par une grille, qui formait l'entrée principale. Sutherland, relevant la tête, lut, gravé dans la pierre, le mot « prison ». Il n'osa pas demander de précision supplémentaire à Chann, qui salua en souriant le vieux gardien posté à l'entrée.

— Il jouait avec moi quand j'étais petite, expliqua-t-elle. J'ai vécu ici jusqu'à l'âge de quatre ans, et j'y suis venue souvent par la suite.

Devant le mutisme de Sutherland, elle prit de l'assurance.

— Ma mère, Mathilde Arkandanatt, avait commis un meurtre. Elle est morte ici il y a quelques années.

Ils rentrèrent à l'appartement de Chann. Celle-ci sortit d'un tiroir une ancienne photographie, au lourd encadrement de miroir bleuté.

On y voyait une jeune femme enfourchant une motocyclette. Un lumière rasante faisait ressortir les chromes, les clous d'or du blouson, les plis dans le cuir des bottes et des vêtements. La chevelure

rousse, ondoyante, descendait jusqu'à la taille. Le visage rond, fardé, avait une expression indécise, à la fois joyeuse et triste.

— La photo fut prise par son amant, dit Chann. Le souvenir que je garde de ma mère ne correspond pas à cette image : en prison on lui avait coupé les cheveux, elle portait une tenue spéciale...

— Tu es la fille de celui qui a pris la photo ? demanda Sutherland.

Elle le regarda, surprise :

— Non. Cet homme vit encore ; il tient un petit magasin, près du port. Si tel avait été le cas, les choses auraient sans doute été plus simples. Dans l'esprit des gens, on aurait pardonné à ma mère d'avoir commis un meurtre. Par contre, personne ici n'a oublié que mon père venait de l'autre côté de la mer.

— De l'autre côté de la mer ?

— Il venait de l'Archipel.

— Eh bien ?

— Tu ne connais pas Ougris ! Personne ici ne veut m'épouser, à cause de mon père.

Chann s'assit en face de Sutherland, et regarda à terre.

— Pendant longtemps j'en ai voulu à mes parents de m'avoir conçue, dit-elle. L'avenir qui m'attendait, j'aurais pu m'en passer. Je suis née à l'écart, j'y suis demeurée, et ceux qui m'approchent finissent par s'en rendre compte. Tu es ici de passage. Il ne te sera sans doute pas nécessaire de garder tes distances, puisque de toute façon tu partiras bientôt.

— Je n'ai rien dit de tel.



ESTHER ROCHON...

... est venue tôt à l'écriture puisqu'en 1964, âgée d'à peine seize ans, elle obtenait, ex aequo avec Michel Tremblay, le Premier Prix, section Contes, du concours des Jeunes Auteurs de Radio-Canada. Depuis, elle a publié de nombreux ouvrages qui lui ont valu, entre autres, quatre fois le Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois. Née à Québec, habitant Montréal depuis fort longtemps, Esther Rochon a fait des études supérieures en mathématiques tout en devenant une fervente adepte de la philosophie bouddhiste.

L'ARCHIPEL NOIR
est le vingt-quatrième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en mai 2010
pour le compte des éditions



Extrait de la publication

« IL Y A UNE SORTE DE DÉMOCRATIE DE LA PENSÉE CHEZ ROCHON, QUI FAIT DE SON ŒUVRE UNE SORTE D'ÉLOGE DE LA DIFFÉRENCE ET DE LA TRANSFORMATION. »

LETTRES QUÉBÉCOISES

L'Archipel noir

Vrénalik n'est plus qu'un archipel isolé battu par la froide furie des eaux. Ses habitants, qui ne peuvent le quitter, conséquence de l'ancienne malédiction lancée par le Rêveur de la Citadelle, y vivent en marge du reste du monde, figés dans une déchéance hautaine au milieu des ruines de Frulken, leur ancienne capitale.

Un seul homme, un sorcier, n'est pas indifférent à la survie de son peuple, car il connaît le moyen de briser les chaînes du sortilège qui l'emprisonne : la statue du dieu Haztlén, enfouie quelque part dans l'île de Vrend, devra être retrouvée pour que l'océan qui les entoure accepte de porter de nouveau leurs bateaux.

Lorsque Taim Sutherland quitte Ister-Inga, il ignore tout de la malédiction qui accable l'archipel et de la statue du dieu-océan. Pourtant, Ivendra Galana Galek sait que Sutherland est cet homme du sud dont il rêve depuis longtemps, celui qui devra porter le fardeau de tout un peuple avant d'en assumer la délivrance !

TEXTE INTÉGRAL



11,95 \$

5,90 € TTC

Extrait de la publication